

de payer la moitié de sa
mille francs, il a fallu que
venir de ma pauvre mère,
tendresse... que tu em-
beau jour. Ah! c'est mal!
quelques excuses...

es en l'interrompant, voici
r à vos places.
silence vers la table, mais
rviette, M^{me} Desgranges
ou fit autant, et tous deux
es, les yeux pleins de lar-
erlin de diamants sous son
mille francs qui lui man-

M. Desgranges en se dé-
Vous ne m'appellez plus
provoquée avait-elle rai-
fant qu'un père reste tou-
ne fût-ce... ne fût-ce, mes
de dans un moment de
ne? Seulement, mon gen-
je ne pourrais pas re-
E. LEGOUVÉ.

2^e Année. — N^o 97.

Dimanche, 9 Novembre 1873.

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 15 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

LA SAISON

DE FAMILLE

la manuelle.
engale.
culture de navets
l'Écosse rôtis.
culboux sautés au beurre.
ingué.

celle est un mélange de
arrosés frais.
dans la poissonnière,
et une sauce faite d'un
dans lequel sont incor-
ont une sorte de petites
excellent légume.

LE BARON BRISSE.

chant! polkas de J. Klein.

figures, 93,637,000 mots.
atoutant tout ce qui est
est le *Grand dictionnaire*
— Librairie ANEL Pi-

combien est grande l'in-
sur notre conservation.
e que la maison *Ev.*
écroulement : Le savon
silette, le lait d'Hebe, qui

insi que l'extrait d'oppo-
uns les plus à la mode à
e chez *Ed. Pinard*, 50,
mandent tous par leur
suc de nymphes, le sa-
ulants, à 49 cent. le pa-
à la *Corbeille fleurie*,
vième, de vraies fleurs
B. DE S.



LA RÉCUS

F. A. BOURDELLIAT.

13, QUAI VOLTAIRE.



1-2. TOILETTE DE VILLE (DEVANT ET DOS). — MODÈLE DE M^{me} CAVALLY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de ville (devant et dos). — Toilette de promenade. — Toilette de visites. — Toilette de soirée. — Toilette de bal. — Brassière Mignonnette. — Quatre mouchoirs de poche. — Fac-simile d'étoffe nouvelle. — Vids-poche hamac (3 dessins). — Bande de lingerie. — Dentelle en lacet Renaissance. — Les curiosités de la mode. — Marchande de poisson bordelaise sous la Restauration. — Bébus.

SUPPLÉMENT : Planches de modes colorées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1-2. Toilette de ville (devant et dos). — La robe, en satin couleur bois ou marron doré, a des ornements en étoffe rayée, moitié faille et moitié velours, de même couleur, mais de teinte un peu plus foncée.



5. MOUCOIR DE POCHE.



7. MOUCOIR DE DEMI-TOILETTE.

selet aux longues banques, qui est posé sur le corsage, ainsi que les brassières des manches, et la ceinture qui retombe sur le côté de la draperie par derrière. Cette étoffe, déjà si riche, est encore agrémentée de pois blancs brodés au passé sur les bandes de velours.

Auour du cou se trouve une fraise composée de ruches de faille bleue et de satin marron doré alternés; un contre-col en étoffe rayée encadre cette fraise; les manches sont également garnies de volants ruchés, ni-par-

le bleu et mi-partie marron doré. — Modèle de M^{me} Cavalry, 6, boulevard des Capucines.

3-4. Brassière mignonnette. — Cette ravissante

brassière se fait tout en tricot plein, bien souple et bien moulureux. On l'exécute de préférence au point norvégien; on pourra néanmoins se servir de tout autre point, pourvu qu'il ne soit pas à jour.

Tricot norvégien. — Voici d'abord la marche



3. BRASSIÈRE MIGNONNETTE.

La jup-, qui fait traîne par derrière, est garnie d'un haut volant aux plis réguliers, mais non arrêtés, sur lesquels retombe une première tunique ornée d'un plissé de satin et formant châle; sur cette tunique retombe une draperie, — on ne peut appeler cet ornement fantaisiste d'un autre nom, car ce n'est pas, à proprement parler, une tunique, et ce n'est pas non plus une écharpe; cela tient des deux. — Cette draperie est doublée de faille bleue, laquelle forme large revers ou bordure à l'entre-deux.

Le tablier de la robe est orné de plissés de satin alternés par une bande de l'étoffe rayée, faille et velours. Dans cette étoffe, se trouve également pris le cor-



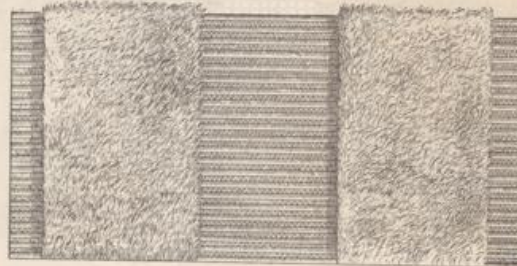
4. TRICOT ET DENTELLE DE LA BRASSIÈRE.

C'est alors que commence cette espèce de pince qui cambre la taille. Faites pour le milieu un rétréci et un augmenté en même temps, et cela au 24^e point. De l'autre côté, répétez le rétréci au 24^e point.

Travaillez ainsi durant dix rangées consécutives.

Tricotez à rangées unies, ou du moins du même dessin, en faisant toujours au milieu l'augmenté et le rétréci, mais en ne continuant pas sur les côtés.

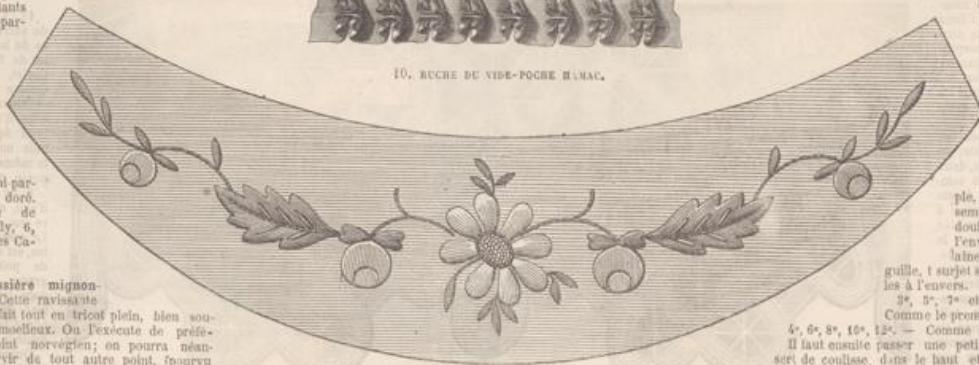
S'arrêter là, puis recommencer la deuxième partie du dos semblable à la première. Ceci fait, il s'agit de réunir sur une seule aiguille les trois parties de la brassière et de continuer le dessin tel



9. FAC-SIMILE D'ÉTOFFE NOUVELLE. — FOND SATINÉ ET CÔTELÉ ET BANDES PELUCHÉES ROSES.



10. RUCHE DU VIDS-POCHE HAMAC.



11. BRODERIE EN GRANDEUR NATURELLE DU VIDS-POCHE HAMAC.

de ce point en lui-même; nous nous occuperons tout à l'heure de la direction de la brassière :

1^{er} tour. — 3 mailles à l'envers, 2 mailles simples, 3 mailles à l'envers.

2^e tour. — 3 mailles simples, 2 mailles à l'envers, 3 mailles simples.

3^e tour. — Toutes mailles simples.

4^e tour. — Toutes mailles à l'envers.

5^e tour. — Comme le premier.

6^e tour. — Comme le deuxième.

Brassière. — Pour exécuter la brassière dont nous reproduisons le modèle, commencez par monter sur deux aiguilles 32 mailles; faites votre dessin tel que je viens de vous l'indiquer; rabattez, pour l'épaulette, une maille au bout de votre aiguille, mais à partir seulement de la 16^e maille, les premières étant réservées pour l'encolure, et cela durant 16 tours.

Faites ensuite 16 rangs unis sans diminutions ni augmentations.

Arrêtez-vous là. Montez 53 mailles pour le devant; rabattez pour l'épaulette 1 point de chaque côté; puis, au bout de 8 rangées unies, faites au 10^e point un rétréci.



6. MOUCOIR DE POCHE.



8. MOUCOIR DE POCHE.

qu'il est commencé, durant vingt rangées.

Le corps de la brassière est alors terminé, il faut réunir les épaulettes et les coudre l'une à l'autre, puis faire la dentelle du haut et du bas, ainsi que l'entre-deux formant troussion.

Dentelle du haut et du bas. — J'observe d'abord que, dans cette partie, elle est séparée de l'entre-deux par une hauteur de tricot à côtes; ces côtes sont établies en faisant 2 mailles à l'envers, 2 à l'endroit, les unes au-dessus des autres, et cela durant 15 rangées.

1^{er} coup. — 1 maille simple, 2 mailles ensemble, 2 mailles ensemble, 1 passe double, 1 maille à l'envers; laissez la laine devant l'aiguille, 1 surjet simple, 2 mailles à l'envers.

2^e, 3^e, 4^e et 5^e rangs. — Comme le premier.

6^e, 7^e, 8^e, 9^e, 10^e, 11^e. — Comme le deuxième.

Il faut ensuite passer une petite faveur, qui sert de coulisse, dans le haut et dans le bas de la brassière, au milieu de la dentelle, et laquelle brassière est achevée. Pour plus de clarté, nous avons fait reproduire en grande

naturelle une brassière (dessin

5 à 8. Quant de la Compagnie mode ne cou robes, des co reside dans le n'est-il pas lo mouchoir ? 1 modèles.

Les mod régulière ordinaires; à a une simpl écussen tout Le dessin rayé mais c annonce la pl étoffes se tr brun. Le ché de mouc or Le moucho jaune, qui fo à pois très-d cette bande même nuanc rail après le un feston dents de ros

9. Étouf nouvelle.

Nous avon cru devoir de ner le dess en grande naturelle d' étoffe qui se fort en vogi cet hiver. vrai dire, no aurions eu le soin du seco d'un jilico habile po bien la rep duire; rien, effet, ne pe rendre le t tout et le sa de cette li étoffe q se compo d'un fond r satiné et cô le, traversé des bandes luchées de me cotées

10 à 11. de poche mac. — V

dèle de M Lalande, 5, de Londres Voyez cou l'ensemble ce petit m ble est gieux et quet! La m ture, exce vement lé g est en cu doté; il fa procurer a commencer val; que posséder c ture, grâce petita croc quels vou drez votr vous n'avei soin de ré personne p ter l'ouvra

Vous h passé sur sur carben compartim blabes a ne 11, en l'étoile un de marge dessin; pu sea les d ceaux, ain sur deux d sez résist lés de la hamac; v entre les bande de percalefor flet par qui donne

naturelle une partie du tricot et de la dentelle de la brassière (dessin 4).

5 à 8. Quatre mouchoirs de poche. — Modèles de la Compagnie Irlandaise, 36, rue Tranchet. — La mode ne consiste pas seulement dans la forme des robes, des confections, des chapeaux, etc., mais elle réside dans les modèles accessoires de toilette. Aussi n'est-il pas inutile de s'occuper, de temps à autre, du mouchoir? Nous en publions aujourd'hui quatre modèles.

Les modèles 5 et 6 sont en batiste de fil de main régulière, pas trop claire, car ce sont des mouchoirs ordinaires; un ourlet à jour en fait l'ornement. L'un a une simple lettre finement brodée; l'autre, un dessin tout mignon et tout gracieux.

Le dessin 7 est encadré d'une bande de batiste rayée mais et brun; cette bande est festonnée de la nuance la plus foncée, c'est-à-dire brun. Les deux étoffes se trouvent soudées à l'aide d'un cordonnet brun. Le chiffre, très-simple, convient à l'ensemble du mouchoir, qui est pour du mi-toilette.

Le mouchoir n° 8 est d'un travail ouvragé; la bande jaune, qui forme cadre, est entourée d'une guirlande à pois très-délicate faite au plumetis; le milieu de cette bande se trouve brodé à jour, en coton de même nuance que l'étoffe; la batiste blanche réparait après le rang de perles, elle est terminée par un feston à dents de rose.

9. Étoffe nouvelle.

Nous avons cru devoir donner le dessin en grandeur naturelle d'une étoffe qui sera fort en vogue cet hiver. A vrai dire, nous aurions eu besoin du secours d'un pinceau habile pour bien la reproduire; rien, en effet, ne peut rendre la venue et le satiné de cette jolie étoffe qui se compose d'un fond rose satiné et côtelé, traversé par des bandes peluchées de même couleur.

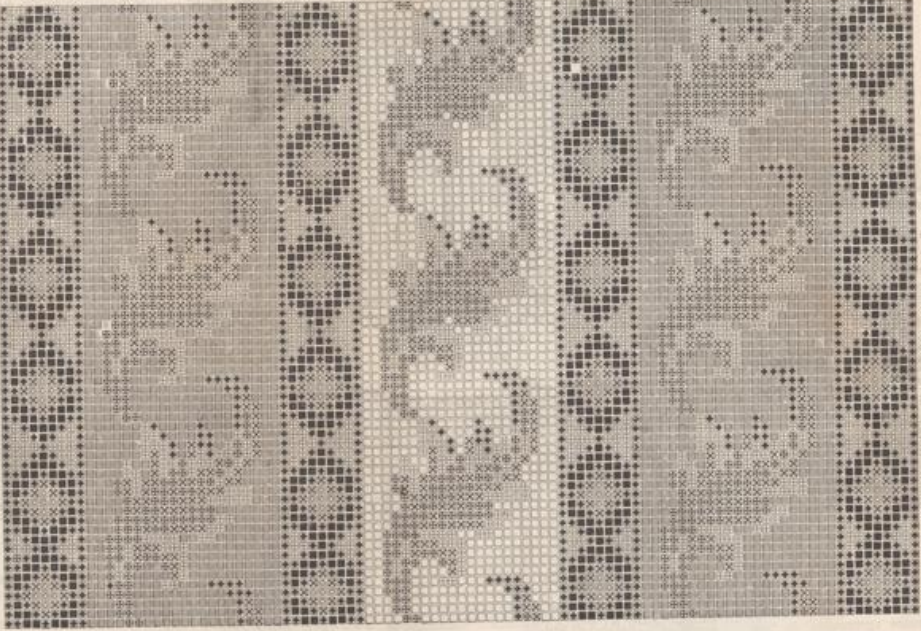
10 à 12. Vide-poche hamac.

Modèle de M^{lle} Lalande, 5, rue de Londres. — Voyez comme l'ensemble de ce petit meuble est gracieux et coquet! La monture, excessivement légère, est en cuivre doré; il faut se la procurer avant de commencer le travail; quand vous possédez cette monture, grâce aux deux petits crochets auxquels vous suspendrez votre hamac, vous n'avez plus besoin de recourir à personne pour monter l'ouvrage.

Vous brodez au passé sur satin, ou sur cachemire, deux compartiments semblables au dessin n° 11, en laissant à l'étoffe un peu plus de marge que sur le dessin; puis vous posez les deux morceaux, ainsi brodés, sur deux cartons assez résistants, taillés de la forme du hamac; vous couchez entre les deux une bande de soie ou de percale formant soufflet par le bas, ce qui donne au travail

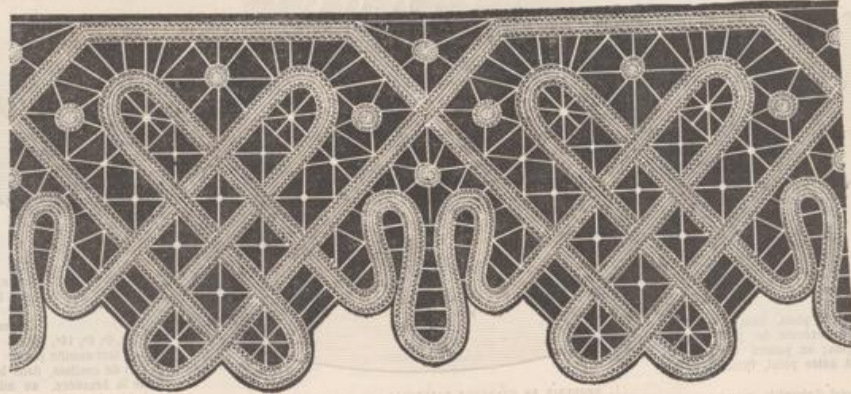


12. VIDE-POCHE HAMAC.



13. BANDE DE TAPISSERIE.

■ Laine noire. ■ Havane clair. X Havane foncé. ⊗ Havane très-foncé. ■ Ponceau. ■ Vert clair. ■ Soie jaune d'or. □ Soie blanche.



11. DENTELLE EN LACET RENAISSANCE.

la forme de hamac ou de bateau. On double l'intérieur en soie caplinée et on cache la réunion de la broderie et de la doublure par une riche dentelle chicorée, semblable au modèle reproduit par le dessin n° 16.

13. Bande de tapisserie. — Le fond se compose de bandes de soie blanche et de laine ponceau alternées et séparées par des intervalles en laine noire. Des palmes de nuance havane courent tout le long des bandes blanches et rouges. — Modèles de M^{lle} Lecker, 3, rue de Rohan.

14. Dentelle Renaissance. — Cette dentelle s'exécute au moyen d'un lacet Renaissance de la largeur exacte indiquée sur le dessin. Est-il utile de répéter encore une fois la marche du travail? Décalquer le dessin sur un papier pelure; hâter le coupe sur une toile cirée. Coudre son lacet Renaissance sur tous les contours marqués par le dessin; puis remplir les intervalles du lacet avec des barrettes de Venise, c'est-à-dire par des points de festons faits sur des fils lancés dans les intervalles des lacets. Pour aller plus vite en besogne, on peut simplement commander ces fils, mais au cas seulement où l'on ne compte pas faire durer longtemps la dentelle, et si elle doit subir peu de blanchissage.

15. Toilette de promenade. — Modèle du Louvre. — Jupe de velours vert bouteille, avec grosse ruche assortie. Paletot ajusté, tout en loutre foncée, avec large revers de loutre de nuance tout à fait claire; chapeau à diadème avec fleurs et plumes.

16. Toilette de visites. — Modèle du Louvre. — Juppon de velours toile de nègre, orné dans le bas d'un petit volant surmonté d'un ruche. Pardessus de forme pelisse, en drap cachemire de soie, doublé de ventre de petit-gris, et garni extérieurement d'une bande de fourrure; skunkis, ou marmotte. Les grandes manches de forme pagode, et le capuchon, de bonne tenue, sont également doublés de fourrure. Chapeau de feutre gris foncé bridé de velours tête de nègre, avec grosse touffe en velours et plume.

17-18. Toilette de soirées et toilette de bal. — Modèles de M^{lle} Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre. — Nous allons décrire d'abord la toilette de bal n° 18; puis nous verrons la même toilette disposée pour soirée: robe en faille vert d'eau, avec garniture en faille réséda. Le corsage, à pointes, est orné, en tour de poitrine, d'une grosse fraise prise dans les deux étoffes; la ruche qui borde la lisière est couleur réséda. Quant à la jupe, la décrire n'est pas chose facile. Sur un jupon de faille vert d'eau, se trouve d'a-

bord un volant de même étoffe, surmonté d'un plissé réséda d'où s'élançent un gros ruche de tulle vert; au-dessus se trouve une seconde roche réséda; puis une longue écharpe en faille également réséda traverse la jupe et vient se rattacher sur le côté gauche, après avoir soutenu le poul de la jupe, pour retomber en longs pans étoilés. Cette écharpe est ornée d'une ruche de tulle vert et rattachée par un poul de roses de couleur adonc, à longue traîne de feuillages et de boutons de rose. Toute cette toilette est voilée, en outre, d'une tunique de tulle de soie qui la rend très-vaporeuse.

Notre dessin 17 reproduit un corsage monté derrière, ouvert en cœur par devant, destiné à convertir cette même toilette en costume de soirée. Une rose est posée en engageante sur le revers réséda; elle se trouve reproduite à la naissance du corsage et à la saignée, à la manche.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de réception. — Robe de velours couleur clair et en crêpe, si on le préfère. La jupe, unie, est montée derrière en gros tuyaux d'orgue et forme longue traîne. Le corsage, parfaitement ajusté, est à grandes basques crénelées par derrière et à revers devant, ce qui laisse voir la doublure en satin crêpe. De beaux boutons guillochés, or sur fond argent, agrémentent le corsage; les manches, à retroussis de satin dans le bas, sont ornées dans le haut d'un bouffant avec frange de chenille et de soie floche assortie à celle qui garnit le tour de la basque et les revers des manches. Colletette Margot en blonde satinée. Coiffure relevée en nuque avec peigne à la girafe en guilloché or sur argent.

Toilette de soirée. — Robe de taffetas réséda et feuille de rose. Sur le devant de la jupe, qui est réséda, s'étagent trois volants de taffetas rose, lesquels sont découpés, en tête comme en pied, en dents de scie; des nœuds



17. TOILETTE DE SOIRÉE. — MODELE DE M^{me} BRÉANT-CASTEL.

nouvellement de la mode, les réceptions, les bals et les fêtes, est nul cette année, et tout s'est arrêté en chemin. Pas de créations nouvelles, pas même de changement visible ou de modifications importantes dans les formes. Les femmes soigneuses et économes vont se réjouir, car elles s'ont parfaitement au goût du jour avec les robes de l'an dernier; et, au besoin, nous pourrions nous contenter de rééditer toutes nos gravures de l'autre hiver. Les chapeaux, seuls, varient à l'infini et se font généralement plus grands. Le feutre, orné de velours et de plumes de coq ou d'une aile, avec accessoires tels que fleche en acier, porte-bouton en jais, dans lequel passent les coques du nœud, se porte comme chapeau négligé. J'aime beaucoup la capote de velours à fond mou, à bord coulé formant petits tuyaux, et abaissée sur le front. Les plumes frisées, les aigrettes de jais ou de plumes accompagnant très-bien ce genre de capote. Le chapeau à diadème relevé se fait aussi; il convient surtout aux femmes d'un certain âge, car il supporte mieux que tout autre des nœuds à bouts, des barbes de dentelle, enfin des ornements accompagnant le cou et la figure. Puis viennent les formes fantaisistes, plus ou moins seyantes, que je ne conseille guère d'adopter, si elles ne sortent des mains d'une modiste d'un goût parfait et si on n'est pas jeune et élégante; en un mot, je conseillerais toujours de rester dans le classique plutôt que d'aborder et d'affronter l'excentricité douloureuse. Les chapeaux d'enfant se font presque tous en feutre, blanc, bleu, marron, gris, noir, suivant la robe qu'ils accompagnent. Les formes préférées sont toujours le chapeau marin, en paille ou en feutre, mais à larges bords, lequel à un grand inconvénient, hiver comme été, c'est de découvrir le front et le haut du crâne de l'enfant, ce qui, en été, procure des insulations, et en hiver des rhumes de cerveau. Le chapeau timbale à forme conique; on le garnit de velours et d'une aile placée sur le côté; le chapeau à bord relevé d'un côté. On fait aussi, pour fillettes de deux à six ans, de petites capotes en velours, en velours épinglé, en faille, toutes pareilles à celles de leur



15. TOILETTE DE PROMENADE. — FALEOT EN LOUIRE.

de faille réséda semblent relever la guirlande des volants du devant. Par derrière, courent deux larges volants rappelant la même disposition que ceux du devant.

Une petite tunique de taffetas rose retombe sur la jupe. Cette tunique est légèrement gonflée en halion et soutenue par une écharpe de taffetas réséda, rattachée par une boucle de jais, boudée un peu volumineuse suivant la mode du jour. Le corsage est en faille réséda, avec ornements de taffetas rose; les basques, qui forment la poitrine bien accentuée, sont ornées d'un petit volant découpé assorti à la jupe. Ce corsage est ouvert en cœur sur la poitrine et laisse voir une parure toute en application, qui est à l'intérieur; un nœud page sur l'épaule complète l'ensemble de cette ravissante toilette.

COURRIER DE LA MODE

La saison s'annonce triste, sombre, froide; les préoccupations de la politique absorbent même les femmes qui n'osent pas, semblerait-il, se livrer à leurs goûts d'élégance et de luxe, tant l'inquiétude générale est grande.

Aussi, le commerce se plaint: l'élan vigoureux que lui donnent, à l'entrée de l'hiver, le re-



16. TOILETTE DE VISITE. — PELISSE.

les réceptions, les
 cette année, et tout
 de créations nou-
 vement visible ou de
 dans les formes. Les
 étonnantes vont se ré-
 faitemment au goût
 e l'an dernier, et,
 nous contenter de
 es de l'autre hiver.
 ont à l'infini et se
 grands. Le feutre,
 plumes de coq ou
 tels que flèche en
 s, dans lequel pas-
 porte comme cha-
 coup la capote de
 d coulisse formant
 sur le front. Les
 les de jais ou de
 bien ce genre de
 sime relevé se fait
 aux femmes d'un
 e mieux que tout
 s barbes de den-
 accompagnant le
 niment les formes
 seyantes, que le
 r, si elles ne sor-
 d'un goût parait
 élégante; en un
 rs de rester dans
 rder et d'affron-
 t. Les chapeaux
 s en feutre, blanc,
 vant la robe qu'ils
 e préférez sont
 en paille ou en
 lequel a un grand
 e été, c'est de
 du crâne de l'en-
 des insolations,
 cerveau. Le cha-
 que; on le garnit
 ece sur le côté; le
 un côté. On fait
 x à six ans, de
 en velours épin-
 s à celles de leur



G. Goussier.

imp. Moitte et Palmier à Paris

A. Chaillat.

1875

N° 97

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Directeur M. Barillon. Propriétaire M. Chéreau.

ANCIENNE IMPRIMERIE DE LA RUE DE LA HARPE, N° 22. — PARIS. — 1875.

maman, et rien n'est aussi adoptée quinze à dix-huit ans et ce qu'on a entre parenthèses, l'autre.

Le vêtement le plus en vogue en Russie est la polonaise, sorte de paletot très fermé en biais par des brandebourgs, la partie de devant se ferme avec boutons, et remontant en astrakan, grèbe, ou un effilé marabou qui est moins cher. Le paletot est fendu de la ceinture à une hauteur de 50 centimètres, suivant la taille de l'enfant; la partie est garnie de fourrure. La seule différence qui existe entre la russe et la polonaise, que celle-ci est fendue derrière à trois centimètres à la taille; en fait, on supprime la patte; mais la jupe est également fendue et se garnit de la même façon.

Ces deux formes sont l'avantage de couvrir entièrement la toilette, ce qui permet à nos mères raisonnables de user, par-dessous, robes un peu défrayées sans pour cela que la fillette cesse d'être élégante. Avec la polonaise, on a un petit toque en rure, forme hongroise toujours très joli; mais néanmoins observant ce genre de coiffure chaude ne donne plus de maux de tête; en ce qui ne faudrait à aucun l'adopter.

Dans l'intérêt de la santé de ces chers bébés, ne saurais trop recommander l'usage des robes en drap de la mode de la robe. C'est là, en effet, une mode essentiellement économique, puisque la guttère rure, presque entièrement la bottine, et qui a l'avantage d'être fort portée. Les guttères rures, mais très-samment bien faites, valent de 5 à 8 francs, tant que la robe.

Occupons-nous maintenant un peu des mamans qui, après avoir accompli la douce tâche de pourvoir aux besoins et aux soins de la toilette de leurs enfants, ne se pas fâchées de songer un peu à ce qui devra parer et les faire paraître dans tous leurs avantages.

Plusieurs de mes lecteurs me demandent de leur donner des détails sur le chemin de l'Inde, dont la maison l'Union des Indes a l'unique dépôt en Europe. Je croyais cependant avoir donné sur ce sujet des renseignements assez complets. Je répète pourtant avec plaisir, puisque cela peut leur être utile.

Le véritable cachemire mesure 1 mètre 25 centimètres de large sur 50 cent. de hauteur. Il est toutes les teintes, depuis les plus foncées, et parcourt chaque ton. De plus, comme il est fabriqué en laine, il peut non-seulement servir à faire des vêtements, j'en ai fait l'essai, simple de se renseigner à la maison l'Union des Indes d'échantillons.

Le jais se prodigue

maman, et rien n'est plus joli, à mon avis. La forme capote est aussi adoptée de préférence pour les jeunes filles de quinze à dix-huit ans; c'est la transition entre le *chapeau rond* et ce qu'on appelle aujourd'hui chapeau fermé, qui, entre parenthèses, ne me semble pas à beaucoup différer de l'autre.

Le vêtement le plus chaud et le plus confortable, pour enfant, depuis trois ans jusqu'à dix ans, c'est la pelisse russe ou la polonoise très-longue. La première est une sorte de paletot très-long, couvrant entièrement la robe et fermant en biais par devant, soit par des boutons, soit par des brandebourgs. On place à la taille, par derrière, une patte avec boutons, qui rossette à volonté la pelisse, à la façon des capotes de soldats; on met au bord, tout autour et remontant en biais par devant, une bande de fourrure astrakan, grèbe, loutre, ou un effle marabout, ce qui est moins cher. Le paletot est fendu derrière, à une hauteur de 15 à 20 centimètres, suivant la taille de l'enfant; cette fente est garnie de fourrure. La seule différence qui existe entre la pelisse russe et la polonoise, c'est que celle-ci est taillée derrière à trois côtés et cintrée à la taille; bien entendu, on supprime la patte; mais la jupe est également fendue derrière et se garnit de la même façon.

Ces deux formes de vêtement ont l'avantage de couvrir entièrement la toilette, ce qui permet aux mères raisonnables de faire user, par-dessous, des robes un peu défraîchies, sans pour cela que leur fillette cesse d'être très-élégante. Avec la pelisse, un petit toquet en fourrure, forme hongroise, est toujours très joli; il faut néanmoins observer si ce genre de coiffure très-chaude ne donne pas des maux de tête; en ce cas, il ne faudrait à aucun prix l'adopter.

Dans l'intérêt de la santé de ces chers bébés, je ne saurais trop recommander l'usage des guêtres en drap de la nuance de la robe. C'est là, d'ailleurs, une mode essentiellement économe, puisque la guêtre recouvre presque entièrement la bottine, et qui a aussi l'avantage d'être fort bien portée. Les guêtres ordinaires, mais très-suffisamment bien faites, coûtent de 5 à 8 francs, suivant la taille, et durent autant que la robe.

Occupons-nous maintenant un peu des jeunes mamans qui, après avoir accompli la douce tâche de pourvoir aux besoins et aux soins de la toilette de leurs enfants, ne sont pas fâchées de songer un peu à ce qui devra les parer et les faire paraître dans tous leurs avantages.

Plusieurs de mes lectrices me demandent de plus amples détails sur le cachemire de l'Inde, dont la maison *l'Union des Indes* a l'unique dépôt en Europe. Je croyais cependant avoir donné sur cette étoffe des renseignements assez complets. Je me répète pourtant avec plaisir, puisque cela peut être utile à quelques-unes de nos abonnées.

Le véritable cachemire de l'Inde n'a qu'une seule largeur, 1 mètre 20 centimètres, et un seul prix invariable, 11 fr. 50 cent. le mètre. Il existe seulement en uni, mais dans toutes les teintes, depuis les plus claires jusqu'aux plus foncées, et parcourt toute la gamme des nuances dans chaque ton. De plus, et ce détail n'est point indifférent, comme il est fabriqué en laine pure et exempté de tout mélange, il peut non-seulement se nettoyer, mais encore se laver, j'en ai fait l'épreuve. Du reste, le moyen le plus simple de se renseigner est de demander directement à la maison *l'Union des Indes*, 1, rue Auber, sa collection d'échantillons.

Le jais se prodigue partout et sur tout. On couvre de

jais les chapeaux, les robes, qui se garnissent de galons et de dentelles perlées.

Le jais va encore affermir le règne du noir, qui occupe depuis assez longtemps la plus grande place dans la mode du jour. On va maintenant au spectacle et même au bal en robe noire; velours, soie, satin, tulle, gaze de Chambéry composent des toilettes, qui ne le cèdent en rien comme élégance aux toilettes de couleur les plus éclatantes et qui produisent toujours un effet certain. Le scintillement du jais, accessoire obligé de la robe noire, donne un air de grand luxe à cette dernière, surtout si on ajoute à cet ornement des dentelles savamment disposées. Le jais blanc, l'acier, sont également employés. On brode avec le premier des blondes destinées à garnir des robes de grand dîner ou de bal, en tulle ou satin, ou en velours

la coiffure. Ces épingles coûtent de 8 à 10 francs pièce.

On annonce un changement dans les coiffures, et c'est tout simple. Voilà un an qu'on se coiffe très-haut, nous allons nécessairement nous coiffer très-bas. Notre journal a donné dernièrement un modèle que j'ai vu exactement reproduit sur la tête d'une très-jolie femme qui a la réputation de préférer la mode. Si nous nous arrêtons là, ce sera bien; mais ce que je demande en grâce, c'est qu'on ne revienne pas à ces affreux *soes* de cheveux que l'on portait sur les épaules il y a quelques mois et dont le moindre inconvénient était de graisser en un jour, d'une façon irréparable, les robes et les vêtements.

MARIE DE SAVERNY.

NOVEMBRE



18. TOILETTE DE BAL. — MODÈLE DE M^{me} BRÉANT-CASTEL.

Les dernières feuilles sont tombées. Hier il en restait quelques-unes encore; mais le vent est venu et une frénétique valse a suffi pour enlever aux arbres la dernière preuve de leur existence. Comme ils ont l'air tristes maintenant, avec leurs rameaux secs et tordus! Ne dirait-on pas d'immenses spectres montrant leurs bras et leurs doigts décharnés? Qu'ont-ils fait de leurs belles robes de soie verte, et pourquoi n'ont-ils plus aujourd'hui qu'un peu de laine pour se couvrir? Seront-ils donc morts, ces beaux arbres de nos forêts?... Non!... Silence!... Ils dorment; ils ont fait comme ces grandes coquettes surannées qui, chaque soir, déposent sur un meuble discret les atours qui les font paraître belles encore pendant que le jour brille; mais seulement, heureux arbres, quand le renouveau brillera pour eux, ce seront la jeunesse et la vraie beauté qu'ils retrouveront à leur réveil, dans les vêtements si frais que leur apportera leur charmant fournisseur, le chevalier Printemps.

Aussi les campagnards d'été rentrent bien vite, maintenant, dans leurs chaudes demeures d'hiver. Les plaisirs du coin du feu remplacent ceux des longues promenades à travers les champs et les bois, plaisirs qui ne sont point non plus sans charmes; j'en parle avec amour, j'en conviens, car, à mon âge, ils sont en première ligne et, parfois aussi au vôtre, il me semble, chères lectrices. Ainsi, par une froide soirée d'hiver, quand le givre tourbillonne en scintillant contre les vitres, qu'une brise glacée souffle en gémissant dans les airs, ne trouvez-vous pas qu'un bon feu, dans une chambre bien close, ait son charme, surtout quand on en jouit, les pieds sur les chenets, assis dans un excellent fauteuil, avec un bon livre entre les mains?... Je vous vois sourire et approuver du bonnet; ce feu, seulement, comme il faut être impartial, même à l'endroit de ses amis les plus chers, je dois avouer en toute franchise que cet amour-là a ses dangers; et la preuve que je les connais très-bien, c'est que je vous les dire.

Le feu nuit infiniment à la fraîcheur du teint; et quand on a quelque soin de sa personne, on évite toujours de se placer soit en face, soit trop près de la cheminée, parce que la chaleur du feu fait porter le sang à la tête, ride la peau et conduit à la couperose, fort désagréable infirmité qui perd à jamais la beauté d'une femme.

Il faut aussi éviter de s'approcher du feu quand on rentre du dehors, surtout quand le froid est assez paquant pour qu'on ait été pris de ce qu'on appelle vulgairement l'onglet, soit aux pieds, soit aux mains; et cela, parce que

de nuances claires. L'acier, lui, exige, comme le jais noir, une toilette noire et comporte une très-grande élégance habituelle, une très-grande recherche des autres détails. Il donne facilement l'air excentrique à la femme qui adopte cette mode, souvent reprise, mais aussitôt abandonnée, dont je crois en tout cas qu'il ne faut user que sobrement et toujours pour toilettes de soir. Les parures d'acier sont très-jolies et peuvent très-bien, du reste, se porter sans que la robe soit garnie d'acier. J'ai vu des peignes charmants dont la galerie était composée de feuilles de chêne ou d'étoiles entièrement faites de petites perles d'acier, si bien taillées qu'elles scintillaient à la lumière comme des brillants; ces peignes coûtent de 15 à 20 francs. Puis des épingles formant des marguerites ou des étoiles, qu'on peut poser çà et là au milieu des boucles et des coques de

qui prouve que vous partagez mon amour pour le coin du feu; seulement, comme il faut être impartial, même à l'endroit de ses amis les plus chers, je dois avouer en toute franchise que cet amour-là a ses dangers; et la preuve que je les connais très-bien, c'est que je vous les dire.

la vive chaleur du feu amenant aussitôt une réaction violente, le sang se portait alors avec force vers les endroits frappés, en gonflant nécessairement la peau et, tout naturellement, y laissant des engelures, vilain mal qui entraîne d'abord de la souffrance, puis aussi qui déforme et ride les mains; or une main bien soignée est un des signes certains de la distinction chez une femme. Vous voyez que mon avis est bon à suivre.

Maintenant, quant à la réverie au coin du feu, ce qui est peut-être une très douce chose, elle entraîne une foule de dangers plus grands encore.

D'abord, quand on rêve ainsi, les yeux ouverts, on trouve un grand charme à suivre du regard la flamme qui jaillit et les étincelles qui s'envolent du foyer; eh bien, les conséquences de ce plaisir sont des plus funestes, car cela attaque les yeux, prédispose à l'ophtalmie et même conduit quelquefois à la perte totale de la vue.

Les anciens, qui avaient un raffinement de cruauté barbare, appliquaient un supplice atroce pour de certains crimes: c'était celui de couper les paupières du malheureux condamné et de l'exposer ainsi aux rayons brillants du soleil. Eh bien, sans s'en rendre compte, la réverie qui suit attentivement du regard les mille caprices de la flamme, renouvelle pour elle cet horrible supplice; car dans la réverie le regard devient fixe et la paupière ne s'abaisse plus alors que rarement, pour humecter et reposer l'œil, deux choses indispensables à la conservation de la vue.

Puis le feu peut aussi prendre à nos jupes. N'y faut-il donc pas penser? Hélas! si! Et j'en ai vu sous les yeux, il y a peu d'années, un bien triste exemple.

Un soir d'hiver, une jeune femme de ma connaissance, après avoir dîné, vint dans son salon, et comme un feu joyeux brillait dans l'âtre, elle s'en approcha aussitôt, et là, debout devant la cheminée, elle avançait négligemment, tantôt un pied, tantôt l'autre, pour les réchauffer à la flamme.

A ce moment, un domestique entra, lui apportant une lettre de son mari absent, lettre qu'elle ouvrit et lit avec empressement; puis elle tombe dans une douce rêverie, et son imagination et son cœur venaient de s'envoler pour rejoindre le cher absent, quand tout à coup une chaleur affreuse et une fumée des plus suffoquantes la rappellent à la douloureuse réalité: sa robe venait de prendre feu.

Effrayée, elle jette des cris déchirants, fait retentir les sonnettes pour appeler du secours; puis, voyant que ce secours tarde à arriver, elle court à la porte, l'ouvre et appelle ses domestiques, qui tous se précipitent en même temps, et, comme cela arrive toujours, perdent la tête en présence du danger: pendant que l'un va chercher de l'eau, l'autre ouvre la fenêtre pour demander des pompiers à grands cris, sans songer que l'air du dehors active encore la flamme qui étouffe la malheureuse femme; aussi, quand on parvint à éteindre le feu devant, sa victime lui survécut de peu d'heures à peine.

Mais aussi que d'imprudences avaient été commises! Ainsi, si, au lieu de perdre sa présence d'esprit et son sang-froid, la jeune femme dont je vous raconte la triste histoire, appelant à elle tout son courage en se voyant attaquée par le feu, avait pris immédiatement le petit tapis qui garnit toujours le devant d'un foyer, qu'elle feût enroulé avec force autour d'elle de façon à bien envelopper sa robe enflammée, au bout de quelques instants qu'elle eût été ainsi emmaillottée, faute d'aliment et d'air, la flamme se serait éteinte, et elle en eût été quitte pour une robe perdue.

Du reste, je l'ai dit souvent, et je ne me lasserais pas de le répéter toujours, le courage est, dans toutes les circonstances, la meilleure des sauvegardes, et la sang-froid dans le danger, le vrai moyen d'en sortir; car la faiblesse et la peur ne conduisent jamais qu'à des imprudences, lesquelles augmentent encore le mal et vous en rendent toujours victimes.

Enfin, pour nous résumer, novembre est un mois triste: il se compose d'un jour de deuil, de deux jours de froid et de treize nuits de vent, de ce vent qui vient hurler dans les grands corridors pour faire peur à ceux qui aiment trembler. C'est aussi le moment où ceux qui sont heureux doivent songer à ceux qui souffrent, le moment où il faut voir dans les chaumières et dans les mansardes les malheureux qui manquent de bois et de vêtements pour défer les mauvais temps qui s'approchent. Et ces visites-là, qui sont les plaisirs des nobles cours, ne leur rendent que plus doux les plaisirs que le monde leur promet.

C*** DE BASSANVILLE.

LA NEIGE ET LES VERTES FEUILLES

PASTORALE

I

En ce monde, rien n'est plus curieux à observer que la diversité d'opinions et de sensations causées par le moindre événement.

Ce qui amène la ruine ici est une cause de richesse un peu plus loin.

Ce qui réjouit d'un côté fait pleurer de l'autre.

Ce que vous blâmez, je l'approuve, et, sans entrer dans le domaine de la politique, où l'accord est si rare, même entre les honnêtes gens, on peut hardiment affirmer que le soleil lui-même, lorsqu'il luit, n'a pas le privilège de contenter tout le monde.

S'il fait beau, on se plaint de la chaleur; s'il fait froid, on se plaint d'être glacé; s'il neige...

Mais ici nous entrons dans notre sujet. Voyons donc, avec plus de détails, les réflexions qu'inspire la neige.

Elle est gênante, disent les gens qui vont à leurs occupations; elle est la parure de l'hiver, ajoutent ceux qui sont disposés à ne voir que le beau côté des choses; elle encombre effrontément la voie publique, et je finirai par formuler une demande pour qu'on en débarrasse les rues, murmurent les conseillers municipaux chaque fois qu'ils manquent de tonner dans quelque bonne ville de province; elle couvre nos moissons de son manteau, elle les engraisse et les fortifie, disent les cultivateurs en se frottant les mains de joie et de firoid.

Et, de tous les côtés, autour du foyer qui flambe, on entend les chasseurs répéter ce chœur oublié jusqu'à présent dans tous les opéras:

— Il neige! c'est désolant! Pas moyen de tirer un coup de fusil, sans que le garde champêtre nous dresserait procès-verbal!

Et dans les villages, lorsque les enfants, étonnés de ce spectacle, veulent sortir pour chercher dans les jardins la trace des allées disparues, on les arrête au logis par cette chanson, murmurée à voix basse, presque mystérieuse:

La neige envahit la campagne,
Flottant, tombant, s'amoncelant;
De la vallée à la montagne
Tout s'endort sous un voile blanc.
Restez, restez dans vos chaumières,
Que l'hiver retienne vos pas!
Reposez en chantant, tendres mères,
Reposez vos enfants dans vos bras.

Cependant, au milieu d'un des plus sauvages paysages des Vosges, un homme marchait seul, sur un sol couvert de neige.

Une longue habitude lui faisait reconnaître son chemin, jalonné d'aillements par de grands arbres.

Quelques-uns d'entre eux gisaient sur le sol, brisés par une bourrasque de la nuit précédente.

Ils étaient là, couchés par terre comme des guerriers morts au champ d'honneur.

Ils laissaient dans les airs un espace vide à côté de leurs compagnons debout, et leurs menottes fracassées n'attendaient plus que la sède et la hache.

— Cela fera du bois pour se chauffer, dit l'homme en escaladant les branches épars sur la route. Nous en avons besoin; l'hiver est rude.

Il prononça ces mots d'un ton presque joyeux, mais son regard n'était pas sans quelque inquiétude.

Evidemment, ayant à parcourir un trajet encore long, il essayait de réagir contre l'espèce d'affaiblissement moral qu'engendre la campagne solitaire lorsque le froid vous pénètre jusqu'aux os, lorsque la neige intercepte la lumière du jour et semble dire à tous: « Prenez garde! Je puis devenir ton lincoln.

Mais cet homme ne pouvait tenir compte de cette menace tacite. Il revenait chez lui; une épouse chérie et un fils bien-aimé l'attendaient!

Et puis, il venait à peine de quitter le village, dont le clocher montrait encore à ses yeux sa silhouette noire dans le ciel blafard.

Là, il avait déjeuné; là, il avait repris des forces et du courage.

Néanmoins, la teinte blanche l'enveloppait, l'inondait, l'éblouissait par son aveuglante uniformité.

Il éprouvait par moments une sorte de malaise et de vertige, comme lorsqu'on nage en pleine mer et lorsqu'on est environné par une immense quantité d'eau.

Quelques fois, mais rarement, il reconstruit comme un fragment de terre promise, c'est-à-dire un coin abrité où l'herbe et le sol reparaissent.

Là, se pressaient en foule les oiseaux qui fuyaient à peine à son approche. Alouettes, chardonnerets, linots, cherchaient quelque chose à glander sur la terre couverte de neige partout à l'ileure et si inhospitalière pour eux. Puis ils regagnaient d'un vol sinueux le bout des basses branches, en poussant de rares petits cris plaintifs, car le chant même était devenu pour eux une fatigue.

Leur aspect, toutefois, réjouissait le voyageur.

Pour l'homme solitaire, tout être animé devient un compagnon.

Un peu plus loin, il fit une rencontre. Une jeune fille parut devant lui.

— Ah! ah! se dit-il, en voilà une qui n'a pas peur de la neige. Elle me rappelle l'histoire de l'une des filles de Charlemagne.

Elle passa, et il ôta son chapeau avec une sorte de respect.

Il la connaissait de vue.

Où allait-elle ainsi seule?

Sa jeunesse et sa beauté auraient pu faire croire que le printemps est éternel pour les cœurs de vingt ans, si ses vêtements noirs et sa démarche attristée n'eussent démentit cette supposition.

Elle allait à un rendez-vous, la pâle jeune fille, mais à un rendez-vous plein de larmes.

Celui qu'elle devait épouser n'existait plus.

Paré à ces vœux tristes qui ne peuvent supporter les rigueurs de nos climats, il avait péri jeune sous la pernicieuse influence des neiges de décembre.

Plusieurs années s'étaient écoulées, mais sa fiancée ne l'avait pas encore oublié, ne devait l'oublier jamais.

Quand la neige couvrait les campagnes, elle s'en allait seule prier sur la tombe de ce fiancé mort avant l'heure, et la vaste nappe blanche qui se déroulait sous ses yeux n'était pour elle qu'une éclatante parure de deuil.

Le voyageur la suivit un instant du regard.

Puis, voyant où elle allait, il se découvrit de nouveau et dit:

— Respect à celles qui restent fidèles à la mémoire des morts!

Et il continua son chemin.

II

C'était un homme d'une trentaine d'années, et dont la physiologie plaisait au premier abord.

Grand, les épaules larges, les bras robustes et les jambes agiles, son visage avait une expression de douceur, d'honnêteté et de force.

Ses lèvres respiraient la franchise, et ses yeux bleus indiquaient une grande tendresse d'âme.

Trois ans auparavant on disait encore de lui, quand on voulait le désigner: le beau Gubert.

Dequ'il était marié, on disait: le bon Joseph.

Joseph Gubert était peintre, non un de ces artistes dont les tableaux sont la gloire de nos musées et l'ornement coûteux de nos salons, mais un peintre dans la plus humble acception du mot, un de ces peintres qui à l'occasion remplacent lestement à une fenêtre un carreau brisé.

Non pas qu'il n'eût point le sentiment artistique, ni très-prononcé, seulement il n'avait jamais eu le temps ni les moyens d'étudier, et il était resté un simple artisan.

A l'heure où nous le suivions sur la route poudrée à frimas, il venait de faire d'importants travaux de décoration dans un château voisin, et il se rendait à son logis, au petit village de Chéry, dans les Vosges.

Car Joseph Gubert n'avait pas encore formé un établissement et n'habitait point dans une grande ville.

Après avoir travaillé longtemps à Remiremont, il avait épousé une jeune fille nommée Marcelle, et ils étaient venus demeurer à Chéry un an auparavant, à la suite d'une consultation de médecins, qui avaient déclaré que l'air de la campagne était nécessaire à la santé d'un enfant né de ce mariage.

Cela n'avait pas empêché l'habile artisan de conserver une clientèle riche et nombreuse. Très-apprécié pour son goût et sa probité, on ne faisait guère de réparation dans un château des environs, sans aucune maison de campagne, sans le consulter, sans l'appeler pour qu'il mit la main à l'œuvre.

Et chaque fois, après huit ou quinze jours d'absence, Joseph rapprenait de quel assurer la prospérité du logis, en attendant de nouveaux travaux.

Ce jour-là, il s'avancait tranquillement, le cœur léger et joyeux, malgré un temps horrible.

Vêtu de velours vert pâle, coiffé d'un chapeau de feutre étonné presque sur les yeux, il était bottonné jusqu'au cou pour se préserver du froid et laisser moins de prise aux ouragans déchaînés.

Parfois, cependant, il s'arrêtait, il plaçait sa main devant sa bouche pour neutraliser l'effort de la bise qui lui coupait la respiration.

Et il regardait avec un vague effroi l'horizon, où la neige semblait avoir créé de vastes et implacables solitudes.

— Marchons, marchons, ne nous attardons pas, se dit-il après une de ces courtes haltes. Le froid, comme la chaleur porte au sommeil, l'engourdissement, et il faudrait n'avoir pas eu de grands parents morts de froid à la retraite de Russie pour ne pas savoir combien il est dangereux de s'arrêter en route quand la terre est glacée, quand les membres paralysés n'ont plus l'énergie nécessaire de veiller d'eux-mêmes à leur propre salut dès que la volonté les abandonne.

Puis il poussa un soupir de satisfaction.

— Marcelle, reprit-il mentalement, et toi, mon fils, mon brave petit Jean, vous êtes à l'abri, vous, heureusement. Je voyage, moi, je travaille, mais au moins ceux que j'aime ont chaud et ne manquent de rien.

Il voulut regarder à sa montre.

Ses doigts engourdis eurent de la peine à la retirer de son gousset.

— Deux he...
mult! Hétons...
Il se souvint...
Un garde pa...
champs, avai...
morte de froi...
— Ah! ce n...
faire pour pou...
berge. Mais je...
pas des endroi...
heur d'avoir o...
tend. Allons...
— Mourir...
ger cette pens...
esprit. A-t-on...
avoir d'épouva...
aux plus grand...
être appliqué...
dans les régi...
chose d'horrib...
pour une stéril...
l'éloigner, tel...
ralysés par le...
Celle surax...
ne fut pas long...
Les pieds de...
et, malgré l'act...
n'y circulait pl...
happée, déform...
telle. Tout son...
pour ne pas la...
malais, ses bras...
s's d'une fagot...
aurait pu se re...
plus que par...
avec des mouve...
étaient roides...
Envali par son...
tigue.
— J'ai fait de...
ce soir... oui...
soin de me rep...
il avisa un tr...
s'accumuler...
— Mais presqu...
d'épou nte.
— Debout, po...
suprême. Je va...
Et ma femme s...
pala!
Il se remit en...
Mais sa torpe...
manifeste d'ou...
absorbante que...
— Chéry! m...
loin?
Et il s'abstint...
ille dépense de...
Une heure at...
— Je suis ét...
et il fait nuit!
C'était vrai...
La nuit desc...
ges avait fait p...
A un endroit...
galer et était...
gagé sans s'ap...
trouvait dans u...
le sol inégal et...
qu'il se fourvoy...
Mais il était...
La double obs...
par les ténébre...
fermait l'horizo...
Après un der...
seph ne se lais...
— Marchons...
que je serai...
quelque part...
Autour de lui...
Le vent étai...
cendaient du c...
fixaient au cri...
— Pas un cri d...
humaine!
— Rien!
Rien qu'une h...
cherchait valent...
Joseph Gubert...
saissez effica...
plus que ce fut...
La nature a d...
Incorable et d...
lent ses divins...
mets orangees

— Deux heures! s'écria-t-il. Et à quatre heures il fait nuit! Hétons-nous! hétons-nous!

Il se souvint d'une histoire qu'on venait de lui raconter. Un garde particulier, en faisant une tournée dans les champs, avait trouvé une femme blottie contre un arbre et morte de froid.

— Ah! ce n'est pas possible, pensa-t-il, et on a voulu me faire peur pour m'engager à rester plus longtemps à l'auberge. Mais je suis parti. L'auberge et le cabaret ne sont pas des endroits où doit s'attarder l'homme qui a le bonheur d'avoir une famille. Marcel m'attend. Mon fils m'attend. Allons, courage! J'arriverai.

Il pressa le pas.

— Mourir de froid! se dit-il ensuite comme pour envisager cette pensée en face afin de la chasser bien loin de son esprit. A-t-on jamais songé à tout ce que ce supplice doit avoir d'épouvantable? Il n'a été infligé à personne, même aux plus grands criminels, par la bonne raison qu'il ne peut être appliqué dans les pays chauds, ou en toute saison dans les régions tempérées; mais ce doit être quelque chose d'horrible que de sentir le mort vous saisir peu à peu par une étroite irrésistible, et de ne pouvoir la braver, l'éloigner, tellement tous les ressorts de la volonté sont paralysés par le froid.

Cette surexcitation, causée par un danger mortel à éviter, ne fut pas longue.

Les pieds de Joseph Gaubert s'enfonçaient dans la neige, et, malgré l'action de la marche, étaient glacés. Le sang n'y circulait plus. Sa figure, d'un rouge violet, était comme happée, déformée. Il n'avait plus la force de remuer la tête. Tout son corps se ramassait sur lui-même comme pour ne pas laisser perdre une étincelle de chaleur. Ses mains, ses bras, il ne les sentait plus. Le froid les avait saisies d'une façon tellement intense, qu'il lui semblait qu'on aurait pu les lui couper sans lui faire du mal. Il n'avancait plus que par suite d'une résolution tomac, opiniâtre, et avec des mouvements qui paraissaient automatiques tant ils étaient raides et uniformes.

Envahi par une torpeur invincible, il l'attribua à la fatigue.

— J'ai fait déjà quatre lieues ce matin, murmura-t-il, et ce soir... oui, oui, je me reposerai bien un peu... j'ai besoin de me reposer.

Il avisa un tronc d'arbre renversé et où la neige n'avait s'accumulé.

Il s'y assit.

Mais presque aussitôt il se releva avec un frissonnement d'épouvante.

— Debout, père de famille! se dit-il en faisant un effort suprême. Je vais m'endormir, et le sommeil, c'est la mort... Et ma femme sera veuve!... Et mon fils n'aura plus de pain!

Il se remit en route.

Mais sa torpeur, un instant dissipée, ne tarda pas à se manifester de nouveau, plus puissante, plus terrible, plus absorbante que jamais.

— Chézy! murmura-t-il... Chézy!... Est-ce encore bien loin?

Et il s'abîma de penser, comme si penser eût été une inutile dépense de forces.

Une heure après, il s'écria avec un geste d'effroi :

— Je suis égaré!... Oh! oh! mon Dieu! Je suis égaré... et il fait nuit!

C'était vrai.

La nuit descendait sur terre, et l'amoncèlement des neiges avait fait perdre à Gaubert toute trace de son chemin.

A un endroit où la route n'avait plus d'arbres pour la signaler et était de niveau avec un champ, il s'y était engagé sans s'apercevoir de son erreur. Maintenant il se trouvait dans une terre labourée dont les sillons rendaient le sol inégal et l'averlissement, malgré la couche de neige, qu'il se fourvoyait.

Mais il était trop tard.

La double obscurité causée par la neige qui tombait et par les ténèbres s'épaississant de plus en plus, volait et fermait l'horizon.

Après un dernier moment d'anxiété et de désespoir, Joseph ne se laissa pas abattre.

— Marchons, se dit-il. La neige ne m'ensevelira pas tant que je serai debout. Marchons. J'arriverai toujours bien quelque part.

Autour de lui régnait un effrayant silence.

Le vent était apaisé. De blancs et incessants flocons de s'échappaient du ciel avec une sorte de monotonie molle, et se faisaient au sol sans bruit et sans secousse.

— Pas un cri d'oiseau, pas un son de cloche, pas une voix humaine!

Rien!

Rien qu'une immensité morte, au travers de laquelle on cherchait vainement une indication pour se diriger.

Joseph Gaubert eut échappé à force d'énergie aux désastreux effets de sa situation, mais il les subit d'autant plus que ce fut d'une façon pour ainsi dire inconsciente.

La nature a de ces précautions.

Incalculable et terrible par instants pour ceux qui affrontent ses divins mystères, qui bravent le froid, la neige, les mers orageuses ou les chaleurs brûlantes des déserts, elle

les punit souvent de leur audace par la mort, mais elle leur en cache ou elle leur en adoucit maternellement les approches, en leur jetant au cœur l'espérance, la résignation, l'ignorance du danger.

Il en fut ainsi pour Joseph Gaubert.

(La suite au prochain numéro.) HIPPOLYTE ARDEVAL.

DES COSMÉTIQUES

On entend par cosmétiques toutes les substances et les préparations destinées aux soins extérieurs du corps, ou aux artifices de la coquetterie; tels sont les savons, les poudres et eaux dentifrices, les fards, les poudres épilatoires, les pommades, etc.

Pour aujourd'hui je ne m'occuperai que des pommades et des huiles destinées à l'entretien de la chevelure, laissant les fards, les savons et les dentifrices jusqu'au moment où je vous parlerai de l'hygiène de la peau et de la bouche.

Les cosmétiques du système pileux ont pour but la conservation des cheveux, leur reproduction ou leur coloration. Il faudrait écrire un volume pour vous donner la nomenclature des substances ou des préparations qui entourent les bouffes des coiffeurs et des parfumeurs. Ce travail vous serait d'ailleurs parfaitement inutile; il me paraît préférable de vous donner quelques conseils généraux en vous indiquant les cosmétiques que vous pouvez employer sans crainte et ceux que vous devez rejeter comme dangereux.

Des pommades. — Il ne faut pas croire que tout le monde ait besoin d'une pommade quelconque pour entretenir sa chevelure. Il est beaucoup de personnes qui ont naturellement les cheveux gras et humides; les sécrétions du cuir chevelu se font chez elles en grande abondance et se déposent à la surface de la peau du crâne sous forme d'une crasse épaisse qui se reproduit incessamment à mesure qu'on l'enlève. Ces personnes n'ont évidemment aucun besoin d'huiles ni de pommades, et cependant, soit par caprice, soit par simple passe-temps ou pour satisfaire aux exigences de la mode, on en voit beaucoup faire journellement usage de corps gras. En pareil cas, ces cosmétiques ne sont pas seulement inutiles, ils sont dangereux et produisent le plus souvent un effet tout opposé à celui que se proposent ceux qui les emploient. Ainsi, ils excitent et augmentent les sécrétions du cuir chevelu déjà très-abondantes, ils collent et agglutinent les poils de manière à en empêcher l'aération, ils altèrent les bulbes pileux, pourrissent, en quelque sorte, la racine des cheveux et en déterminent la chute précoce.

Et c'est pourquoi les personnes dont les cheveux sont habituellement gras et humides ne doivent jamais faire usage d'huiles ou de pommades. La brosse et le peigne seront les seuls instruments de leur toilette. Si cependant elles voulaient se parfumer la tête, il n'y aurait aucun inconvénient, à condition de n'employer que quelques gouttes d'un liquide aromatisé et plutôt astringent que huileux.

Lorsque les fonctions du cuir chevelu s'exécutent mal, que la sécrétion destinée à lubrifier les poils n'a pas lieu ou est insuffisante, les cheveux sont secs et cassants; ils s'emmêlent facilement et la peau du crâne elle-même est prédisposée à l'irritation. Dans ce cas, l'emploi des cosmétiques gras et huileux est évidemment indiqué; mais il faut en user sobriement. Il faut surtout éviter dans ces circonstances de mouiller les cheveux avec de l'eau ordinaire, comme le font beaucoup de personnes. L'eau donne sans doute aux cheveux de la fraîcheur et de la souplesse; mais cet état n'est que passager; la sécheresse et la fragilité repaissent plus grandes dès que l'eau s'est évaporée. Après quelque temps d'une semblable pratique, les cheveux tombent avec une facilité désespérante. J'adresserai la même observation aux femmes qui ont la mauvaise habitude de mouiller les bandeaux pour rendre leurs cheveux plus foncés ou plus lisses. L'eau produit toujours un mauvais effet sur les cheveux, qui ont par eux-mêmes une grande tendance à la sécheresse.

Les personnes qui désirent se servir de cosmétiques, soit par habitude, soit pour fixer la coiffure, soit pour parfumer la tête, doivent choisir, avant tout, des préparations où il n'entre aucune espèce de sel métallique, tels que les sels de plomb, d'argent, de mercure, etc. Les pommades les plus simples sont les meilleures. Celles qu'on trouve dans le commerce sont toutes composées avec de la graisse de porc, de bœuf ou de mouton. La pommade à la moelle de bœuf est préférable à toutes les autres; mais généralement les fabricants en font peu, à cause du prix élevé de la moelle; il en est de même des pommades à la graisse d'ours, de sanglier, etc., qui n'existent souvent que sur l'étiquette des pots ou des flacons. Aussi le moyen le plus sûr serait de

fabriquer soi-même la pommade qu'on emploie. Voici quelques formules tout à fait inoffensives :

- 1^o Prenez : Moelle de bœuf préparée... 60 grammes.
- Graisse de veau préparée... 60
- Baume de benjoin... 4
- Vainille... 2
- Huile de noisettes ou d'aman-
- des douces... 8

Chauffez au bain-marie pendant une demi-heure; passez et battez dans une terrine.

- 2^o Prenez : Moelle de bœuf préparée... 30 grammes.
- Extrait de quinquina... 2
- Huile d'amandes douces... 8
- Téinture de benjoin... 4
- Baume du Pérou... 20 gouttes.
- Essence de bergamote... 6

3^o Huile pilosécine destinée à remplacer les pommades. Prenez parties égales de :

- Moelle de bœuf.
- Huile d'amandes douces.
- Huile de noisettes.

Mélez et aromatisez avec une essence de votre choix.

4^o Pour parfumer les cheveux, on a vanté beaucoup, sous le nom d'huile antique, la composition suivante :

- Prenez : Huile de ben... 100 gram.
- Téinture d'ambre... 50 centigr.
- Huile volatile de bergamote
- ou de Portugal... 2 gr. 50

- 5^o Huile de Célèbes.
- Prenez : Huile d'olive... 500 grammes.
- Cannelle... 15
- Santal citrin... 25
- Essence de Portugal... 2

Faites digérer la cannelle et le santal dans l'huile; passez et ajoutez l'essence.

6^o L'huile de Madagascar a joui pendant longtemps d'une grande réputation comme parfum et comme conservant très-bien la chevelure. Voici sa formule :

- Prenez : Huile du soléil (hélianthè). 99 grammes.
- Graisse d'oin... 30
- Syracuse... 8
- Beurre de cacao... 8
- Huile d'india... 8
- Neroli... 4
- Huile volatile de thym... 8
- Huile volatile de rose... 1 gramme.
- Baume du Pérou... 6,50 centigr.

Mélez, laissez digérer ensemble et filtrez.

La base de toutes les pommades et huiles destinées à l'entretien des cheveux est tout simplement de la moelle de bœuf, une graisse quelconque ou une huile grasse. Le corps de la pommade étant ainsi obtenu, on l'aromatise ou on le parfume avec une essence. Mais toutes ces préparations ont l'inconvénient de rincer, et dans cet état elles produisent sur le cuir chevelu des effets plutôt désastreux qu'utiles. Je ne parle ici que des meilleurs cosmétiques connus de ceux qu'on peut fabriquer soi-même, car il en existe dans le commerce, à bas prix, dont les effets sont toujours nuisibles.

Nous verrons, la prochaine fois, les cosmétiques destinés à la reproduction et à la coloration des cheveux.

DOCTEUR IZARD.

LA BIBLIOTHÈQUE

Les romans bien écrits, intéressants, sont assez rares, et parmi ceux-là combien en est-il qu'on puisse, sans danger, livrer à la jeune curiosité de nos filles? Bien peu sans doute. Aussi est-ce pour moi une bonne fortune que de pouvoir signaler à l'attention de mes lectrices un livre qui joint à tout l'attrait, à tout le charme d'un récit émouvant, accidenté, romanesque même, une élévation de pensée et de sentiment très-rarement atteints.

Exécuté, par M. Louis Colas (1), me semble mériter ce double éloge; car le souffle pur et délicat qui anime cette œuvre en fait un ouvrage, non-seulement inoffensif, mais encore excellent pour l'esprit et pour le cœur. Les aventures du comte de Steinbeck, déporté polonais et condamné, sur la petite dénomination d'un ennemi, aux plus rudes travaux dans les mines de Sibérie, sont racontées par lui-même dans un langage imagé, singulièrement attachant, et l'intérêt, je dois même dire l'émotion, s'accroît à chaque page, toujours excité par les plus nobles sentiments. Les détails curieux abondent, mêlés aux péripéties les plus émouvantes; car le comte a sa grande place dans le récit du prisonnier; l'image à la fois douce et héroïque de Fédora, la fille du gouverneur des mines, vient colorer les meilleures pages et leur prêter un charme particulier. Enfin, après avoir tremblé, espéré, avec le comte de Steinbeck, furant la tyrannie russe et traversant les monts Goubai, au milieu de mille dangers, le lecteur repose enfin son esprit et son imagination par le doux spectacle du bonheur des deux héros, le comte et Fédora.

MARIE DE SAUVENY.

(1) Prix, 3 francs. L'administration de la Revue de la Mode se charge de l'envoi franco du cet ouvrage. Il suffit, en nous en faisant la demande, de nous adresser le prix en un mandat-poste et d'ajouter 15 centimes par franc pour frais de port.

LES MENUS DE LA SAISON

Novembre.

En 1866, à pareille date, le docteur Véron, de frimide mémoire, offrait à quinze personnes de son monde un dîner dont l'ordonnance et la préparation furent alors triées-prônées. J'en retrouve le menu et je le livre à mes lecteurs; il est signé *Sophie* et non pas *Caroline*.

- POTAGE
Potage Brunols au tapioca.
- RELEVÉS
Roshâ, parée de haricots rouges.
Vol-au-vent aux quenelles de morue.
- ENTRÉES
Riz de veau aux pointes d'asperges.
Mauviettes aux marrons
- PUNCH A LA ROMAINE
- ROTS
Perdreux de Bohême, gollinottes et bécasses garnis d'ortolans.
Carpe du Rhin, sauce verte.
- ENTREMETS
Asperges en branche.
Petits pois aux laitues.
Bavarois à la fleur d'oranger.
Gâteau au rhum.

Les perdreaux de la Bohême apparaissent sur le marché, — malheureusement toujours en petit nombre, dès les premières gelées; — ils sont plus gros et plus gras que les nôtres, et je compte parmi mes jours fastes ceux où il m'est donné d'en manger une aile, une cuisse et la moitié de l'estomac.

LE BABON BRISSE.

En mode, le mot de la fin, plein de verve et d'esprit, dicté par le goût, est épilé facilement chaque jour à la *Ville de Lyon* par l'éclat du monde élégant. Convenons aussi que la *Ville de Lyon* est un établissement unique dans son genre et dont toutes les créations ont force de loi.

Son *col Médicis*, en dentelle perlée noire, a tout le piquant de la coquetterie moderne, en dépit de son cachet historique. La dentelle est maintenue sous la nuque par un faux col laitoné en crêpe de Chine. Telles vous apparaissent, dans les portraits du temps, Marie Stuart, la reine Margot, Catherine de Médicis, Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrie. Le *col Médicis* se fait également en crêpe lisse maintenu par le vrai faux col carcan en velours ou par une draperie châle, de même nuance que le costume. Les manches assorties font admirablement valoir la main et le poignet.

Rien de charmant comme le gilet de gros de Suez encadré de dentelle perlée. C'est un complément de toilette d'une fantaisie originale du meilleur goût.

Nos compliments sans restriction au voile liné, réminiscence *tra les Monts*, qui, du front à la poitrine, vous enveloppe d'une cascade de dentelles mourant derrière d'une façon tourmentée.

On ne peut imaginer plus charmant hors-d'œuvre de coquetterie que le mouchoir en damier Pénélope, avec bordure en camaïeu, pour la pochette du paletot.

La place m'est comblée, et j'ai à peine effleuré les nouveautés de la *Ville de Lyon*. Je n'ai rien dit de ses charmants chapeaux ni de sa belle variété de passementerie. Ici, il faudrait un in-folio pour une revue complète des créations de la saison. 6, Chaussée-d'Antin.

1889 A. DE BORETTY.

Fureur! Klein : *Lèvres de feu! Fraises au champoux*, valses.

GRAND DICTIONNAIRE DE PIERRE LAROUSSE
Livraison immédiate. 15 gros volumes in-14
30 mois de crédit à 20 fr. par mois
LIBRAIRIE ABL PILON, 33, RUE DE FLEURS, PARIS.

LES CURIOSITÉS DE LA MODE

Nous empruntons à la *Mosaique* (1) la curieuse gravure que nous publions sous ce titre.

Au commencement de ce siècle, Lanté fit différents albums de costumes aussi remarquables par l'exactitude de leurs détails que par la finesse de leur exécution. Nous donnons d'après lui une marchande de poisson telle qu'elle existait à Bordeaux il y a soixante ans. Le bonnet n'avait rien de bien gracieux, mais les yeux de celle qui le porte se recommandent par le charme qui a fait de tout temps le renom des Bordelaises.

(1) La *Mosaique* paraît une fois par semaine. Prix du numéro : 15 centimes chez tous les libraires. Abonnement : 7 fr. par an pour Paris; — 8 fr. 50 pour les départements. Bureaux : 11, quai Voltaire, Paris.

LES CURIOSITÉS DE LA MODE



MARCHANDE DE POISSON BORDELAISE SOUS LA RESTAURATION (1815-1839)

(D'après une gravure de Lanté). — Extrait de la *Mosaique*.

LETTRE D'UNE AMIE

L'alimentation des enfants dans le bas âge est le souci de bien des jeunes mères, qui ont le vif désir de nourrir, mais qui n'osent entreprendre cette douce tâche, de crainte de succomber en route.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS
Un long châle, est surtout apprécié en hiver.

Le gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Cette crainte est superflue désormais; les jeunes mères trouvent un puissant auxiliaire dans la *farine lactée*, précieux aliment qui renferme des principes nutritifs appréciés par la Faculté de médecine. Cette farine se trouve dans toutes les bonnes pharmacies; le vendeur principal est M. Christian, 31, rue du Calre.

Puisque je suis sur le chapitre de la pharmacie, n'en sortons pas, et permettez-moi de rappeler à votre mémoire l'excellent vin de Dubrac. La saison des grands dîners commença, l'usage veut que l'heure en soit retardée d'une façon souvent arbitraire et qui peut amener bien des trahissements d'estomac. Vous éviterez ces malaises si vous avez la précaution de prendre une heure ou deux avant le dîner, un verre à vin de madère du vin de Dubrac, qui est un stomachique précieux.

Les grands dîners reprennent, et avec eux reparait le luxe des services de table. Ces services, précédemment resserrés durant l'été, ont subi forcément queques altérations; il est donc prudent de leur faire donner à l'office une couche de poudre de bleu d'argent pur. Pour procurer cette poudre, il faut vous adresser à M. Labonde, 11, rue Saint-Gilles, à Paris.

Allez, 36, rue Tronchet, visiter le magasin de mouchoirs de la *Compagnie irlandaise*, vous vous rendrez compte que jamais la variété des dispositions n'a été portée si loin. Il y a, entre autres, un genre breveté dont le succès est immense: ce sont des mouchoirs en batiste de fil de main avec grand ourlet à jours et chiffre superbement brodé, renfermés dans une jolie boîte en toile aux motifs repoussés avec chiffre répété, au prix incroyablement de 36 fr. la douzaine. Nous publions à notre deuxième page quatre modèles de mouchoirs de la *Compagnie irlandaise*.

J'ai parlé il y a quelques semaines d'un excellent pensionnat de jeunes gens; c'est d'une maison d'éducation pour jeunes filles qu'il sera question aujourd'hui. Plusieurs abonnées de Paris m'ont écrit qu'elles désirent faire suivre des cours à leurs jeunes demoiselles, sans les éloigner complètement de la maison paternelle.

Je leur signale les cours complets et gradués dirigés par *Mme Bouveret*, 46, rue de l'Arbre-Sec. Ces cours ont lieu du 15 octobre au 1^{er} août. Les jeunes filles y sont admises depuis l'âge de sept ans. Le prix est de 25 francs par mois (40 francs pour deux sœurs). *Mme Bouveret* enverra le programme à nos lectrices qui lui en feront la demande.

E. BOUYO.

PETITE CORRESPONDANCE

Une abonnée. M. R. P. — Je conseillerais de porter la robe en laine, tunique et corsage, avec un jupon de soie noire ou de la nuance; c'est le seul moyen de ne pas avoir un *esquedel* trop lourd. Le volant après couchés pèse beaucoup, en effet. Si vous tenez à un jupon pareil, je ne vois pas de garniture plus légère qu'un simple volant en biais, froncé par derrière, et devant des biais de soie piqués et placés en tablier, si la tunique est ouverte par devant, ou s'arrêtant à la même hauteur que le volant, si la seconde jupe est ronde. La simple piqure à cette seconde jupe est bien. Je préférerais des boutons d'acier aux boutons de soie.

M^{lle} A. B. de B. Loxvill. — Pour jeune fille, je préfère la capote de velours doublée et à fond mou avec fleurs au lieu de plumes, ou le chapeau de feutre garni de velours et orné d'une aile ou d'un *coq russe*. Ce dernier genre est plus élégant.

M^{lle} M. G., à Cl... — Bonne note est prise de votre demande. A bientôt la tapisserie. Pour les patrons, envoyez autant de fois 1 fr. 50 en timbres-poste que vous désirez de patrons découpés.

M^{lle} J. — La roulette à patrons que nous tenons, moyennant 1 fr. 50, à la disposition de nos lectrices, vous permettra de valser toute difficulté. Grâce à ce rouleau, il est excessivement facile de relever n'importe quel patron imprimé.

Avis important. — Nous prions nos lectrices de vouloir bien adresser toutes leurs lettres au directeur de la *Revue de la Mode*. Cette façon de procéder évitera tout retard dans les réponses attendues. Joindre, autant que possible, à toute demande une des bandes d'adresse du journal.

PATRONS DÉCOUPÉS

Outre les nombreux patrons imprimés que nous publions deux fois par mois sur nos feuilles de supplément, nous nous chargeons de faire couper et d'expédier à nos lectrices les patrons de n'importe quelle toilette parue dans le journal. Chaque patron coupé, en papier, de grandeur naturelle, coûte 1 fr. 50, port compris. — Pour un costume complet, le corsage ou la tunique forme un patron, et la jupe un second patron. — Envoyez, avec la lettre de demande, au tant de fois 1 fr. 50 c. que l'on désire de patrons.

Chacun de nos dessins porte un numéro d'ordre. Il suffit, en nous demandant le patron, de nous désigner le chiffre de la toilette qu'on désire et le numéro du journal dans lequel se trouve cette toilette.

Nous prions nos lectrices de vouloir bien nous accorder un délai de quelques jours pour la coupe et l'expédition des patrons. Nous remettons les patrons à la poste, autant que possible, vingt-quatre heures après avoir reçu la lettre d'avis; mais à certaines époques, les demandes arrivent en telle quantité à la fois, qu'il nous faut un délai de deux à trois jours pour satisfaire tout le monde.